

# Ombreusement

*Mon ombre, la reconnaîtrais-je  
si je la croisais dans le noir ?*  
Daniel de Bruycker

Sans pourtant les avoir cherchés, je les trouve toujours, à la manière de Picasso. Livres, articles, poèmes, dessins, photos qui de près ou de loin concernent l'ombre, il arrive toujours un moment où je tombe dessus. Je dois avoir dans mon arrière-fonds cérébral un détecteur que ce mot fait vibrer. Bref, ça me questionne quelque part ! Même si je n'ai toujours pas trouvé la réponse que ce « ça » appelle, je peux désormais en situer le « quelque part » : ma curiosité pour tout ce qui touche le double.

L'ombre : le double aime bien s'y cacher. *Skia* en grec, comme *umbra* en latin désignaient, à leurs débuts, l'ombre portée d'un être ou d'un objet et par métaphore l'âme d'un mort séparée de son corps. Ce que rappelle à sa façon Etienne Guilloit dans une de ses chroniques : « L'ombre est bien la doublure de notre finitude, et nul ne peut *sauter par-dessus son ombre*, comme dit Nietzsche. »

Mais le mot ombre ne s'en est pas tenu là. Autant par extension que par expansion, il s'est également mis à désigner l'obscurité, le contraire de la lumière. « L'imaginaire occidental s'enrichit d'une représentation qui va couvrir un domaine extrêmement vaste : celle d'une quasi-substance qui n'est pas seulement privation de lumière, mais voile enveloppant, nuée opaque, atmosphère insidieuse annulant les contours et les couleurs.. » précise Max Milner dans son récent essai sur l'ombre qui ravira ceux qui n'ont pas peur du noir.

Mon détecteur n'a pas l'air de connaître ces nuances de sens ni de vouloir tenir compte de mon intérêt singulier pour le double. Il s'obstine à me précipiter vers tous les ouvrages affichant en couverture le mot ombre. Des livres nourrissants, certes, ma culture générale en profite, mais qui laissent souvent ma curiosité sur sa faim.

Une exception récente : *Impressions Fugitives, L'ombre, le reflet, l'écho*, un petit livre délicieusement dense de Clément Rosset, paru en 2004. Il y poursuit une réflexion sur un de ses thèmes de prédilection, celui du double qu'il diagnostique comme « le symptôme majeur du refus du réel et le facteur principal de l'illusion ». Mais précise-t-il, « il existe certains doubles qui sont au contraire des signatures du réel garantissant son authenticité : telle précisément l'ombre..., tels aussi le reflet et l'écho. »

Il les nomme « doubles de proximité » car « ils ne sont pas des prolongements fantomatiques du réel, mais des compléments nécessaires qui sont ses *attributs* obligés (pourvu qu'il y ait, naturellement, une source de lumière pour engendrer l'ombre, un miroir pour refléter, une falaise quelconque pour produire l'effet d'écho) ». Je ne sais si Clément Rosset, en choisissant ce terme de « proximité », s'est souvenu qu'il a été utilisé par certaines administrations pour qualifier des organismes qu'elles venaient de bricoler, en toute hâte, pour combler le fossé creusé entre elles et leurs administrés.

Ces doubles qui ne font pas partie des productions de l'homme destinées à écarter le réel peuvent pourtant créer de l'illusion si on parvient à les dissocier de leurs objets. « S'ils (ces doubles de proximité) viennent à manquer, l'objet perd sa réalité et devient lui-même fantomatique....S'il s'agit de l'homme ou d'un autre être vivant, ce défaut constitue un arrêt d'irréalité et en même temps un arrêt de mort . S'il s'agit d'un objet inanimé, il signale simplement que l'objet en question n'existe pas ». C'est l'imagination qui dissocie l'ombre de son objet, la mort même ne pouvant les délier, comme le suggère Daniel de Bruycker : « Cendre, quand l'ombre et l'homme enfin ne font plus qu'un. »

Le théâtre d'ombres n'a cessé de dissocier un corps ou un objet de son ombre en montrant, par le truchement d'un écran, des ombres sans corps visibles pour créer un effet d'irréalité ou de fantastique, ou aussi, comme dans les théâtres traditionnels, pour manifester la présence des dieux ou de la mort.

Dans le quotidien cet effet d'étrangeté est obtenu, sans écran, par le contre-jour. Lorsqu'un bâtiment, un paysage se dressent devant le soleil couchant, ils perdent leur aspect familier. L'obscurité a envahi leurs contours, abolissant tout relief. Plus de détails, juste une présence sombre dont seuls les contours sont reconnaissables. L'objet devient en quelque sorte sa propre ombre, une silhouette, suscitant autant d'irréalité que lorsqu'il se trouve dissocié de son ombre ( voir à ce propos les étonnantes photos de Alexandre Vitkine qui a photographié durant toute sa vie des bâtiments industriels en contre-jour ).

Même si l'ombre par sa présence vient signer l'authenticité du réel de l'objet comme le soutient Clément Rosset, l'irréalité peut cependant naître de la perception simultanée de l'objet et de son ombre, à proximité immédiate, sans qu'aucun dispositif ou artifice ne les écartent. Rien n'est plus mensonger qu'une ombre. Elle se déforme selon la surface sur laquelle elle est projetée et l'emplacement de la source lumineuse. Ce double n'est pas un clone, sa forme peut être radicalement différente de celle de l'objet ( par exemple les sculptures de Larry Kaplan : des ombres géométriques nées d'un fouillis de tiges métalliques ).

L'ombre projetée reproduisant de manière évidente, sans trop la défigurer, la forme de l'objet éclairé, n'empêchera pas l'imagination de celui qui la perçoit à inscrire dans ses contours un objet tout autre que celui du réel. Une exposition à la Maison de la culture du Japon à Paris ( *Yōkaï* ) présentait ainsi des dessins de Utagawa Kunioshi, nommés « ombres trompeuses », illustrant fort bien ce jeu de l'imaginaire ( s'apparentant « à la technique du *hame-e* qui consiste à faire preuve d'esprit en remplissant par un motif un cadre donné. » ) On a là une sorte d'illustration troublante de la célèbre formule : je est un autre.

Dans mes spectacles j'ai souvent mais pas toujours utilisé l'ombre. Elle a d'abord été celle produite sur un écran par une forme découpée comme le faisaient traditionnellement les montreurs d'ombres. Depuis quelques années j'ai introduit dans mes créations des dispositifs qui présentent simultanément l'ombre et l'objet qui la suscite. Le spectateur est ainsi invité à prendre plaisir à voir se construire son illusion sans écarter pour autant la réalité de ce qui la produit, ce que décrit Daniel Sibony d'une façon étonnamment sensuelle. « Quand à la réalité, le but n'est pas de l'écarter, de la déformer, mais d'en produire une, de faire qu'elle vienne se produire là. S'il faut « écarter la réalité », c'est plutôt comme on écarte les deux bords d'une faille pour entrer plus avant. » Décidément, on ne voit jamais tout ce qu'on montre au public !

Roland Shön, janvier 2006

Textes cités :

Daniel De Bruycker, *Eitô ( lampe d'ombre )*, Actes Sud, 2001.

Catalogue de l'exposition *Yōkaï* , la Maison de la culture du Japon à Paris, 2005.

Etienne Gruillot, *Petites chroniques de la vie comme elle vient*, Seuil 2005.

Max Milner, *L'envers du visible, Essai sur l'ombre*, Seuil 2005.

Clément Rosset, *Impressions Fugitives, l'ombre, le reflet, l'écho*, Les Editions de Minuit, 2004.

Daniel Sibony, *Création, Essai sur l'art contemporain*, Seuil, 2005.

Article paru dans E pur si muove n°4

